

UNE GRANDE CONTEMPORAINE

C'est à Rome, en 1900, l'année du grand Jubilé Pontifical de Léon XIII, que je passai six semaines sous le même toit que la comtesse Zamoyska, dans sa plus grande intimité. Son nom prend tous les jours une plus grande notoriété, et je dois dire en passant que c'est avec autant de joie que de surprise que j'ai trouvé chez une de nos Montréalaises, les deux ouvrages publiés par la comtesse en 1902: l'un "Sur le travail", l'autre "Entretien sur l'éducation".

La comtesse descend d'une des plus grandes familles de Pologne qui ont donné des héros à la Patrie et des cardinaux à l'Eglise, aussi la Chapelle des Capucins à Rome renferme-t-elle plusieurs tombeaux des princes cardinaux Zamoyski. Le père de la comtesse, le général comte Ladislas Zamoyski est mort après une lutte constante pour défendre les intérêts de sa patrie et de sa religion; il suffit de lire son Eloge funèbre prononcé par un ami français de cette illustre famille, le Cardinal Perraud, pour connaître et apprécier ce noble caractère. Sa veuve et sa fille, héritières d'une grande fortune, ont voulu continuer dans leur sphère, le travail de la réaction religieuse et industrielle de leurs compatriotes. Elles ont donc commencé à fonder en 1881 à Cornick dans un de leurs châteaux même, une école où les jeunes filles, apprennent les unes aux classes rurales et ouvrières, les autres à la bourgeoisie ou noblesse de Pologne, sont formées à tous les travaux du ménage en même temps qu'aux vertus fondamentales de la vie chrétienne. C'est d'abord une œuvre de rapprochement des classes, car les filles des meilleurs familles, en même temps qu'une instruction supérieure complète, y reçoivent la même éducation professionnelle que les jeunes paysannes élevées pour devenir ménagères et des fermières expertes.

L'enseignement donné y est aussi complet et aussi varié que possible, on y apprend à tout faire, ce qui est bien la meilleure façon d'assurer sa propre indépendance et à un moment donné, son influence sur autrui: la couture, la coupe, l'art culinaire, le repassage, la lessive, la tenue des livres, etc., etc. La jeune fille riche dirige la jeune fille pauvre, mais toutes deux apprennent la même chose, l'une pour savoir bien commander et diriger, l'autre pour servir parfaitement. L'esprit de l'œuvre est éminemment religieux et catholique, et, par là, elle est patriotique en maintenant et renforçant le lien idéal qui unit les Polonais, enfants d'une même Mère dans une communauté de souvenirs, d'espoir et de souffrance, et rend impossible la fusion avec leurs dominateurs.

Expulsées de Cornick par M. de Bismarck, ces vaillantes polonaises transportèrent successivement leur œuvre à Lubowla, puis Kalwarya. Elle a maintenant son siège à Zakopane en Galicie et compte plus de deux cents jeunes filles.

Lorsque je rencontrai la comtesse à Rome, elle y était venue en compagnie de son amie française, Henriette C., traductrice de ses livres de la langue polonaise en langue française, et la digne compagne de ses travaux. Léon XIII les reçut plusieurs fois en audience privée, il avait déjà depuis quelques années accordé à cette œuvre philanthropique et si profondément chrétienne ses plus abondantes bénédictions. La comtesse est une grande et belle femme qui porte dans toute sa personne, le cachet d'une haute race. Sa figure franche et ouverte est surmontée d'une abondante chevelure châtain soigneusement relevée. Sa conversation simple et toujours captivante, révèle le sérieux, l'expérience et la culture d'esprit la plus parfaite. Elle possède une voix admi-

nable, et à la Messe de Minuit, dans la chapelle de la Via Torino, le "Buen Retiro" des personnes qui cherchent à Rome la vie calme et paisible, elle ravit nos oreilles et notre cœur par un chant suave et chaud, révélant toute la piété d'un cœur entièrement voué à l'œuvre de Dieu dans une vie séculière.

La comtesse qui devait passer une partie du printemps et de l'été à Paris dans un vieil hôtel que sa famille possède depuis des siècles au quai d'Orléans, m'avait gracieusement invitée d'aller la voir dès mon retour dans la capitale. Son œuvre et tous ses détails m'avaient fortement intéressée.

Je m'y rendis donc un dimanche après-midi du mois de mai. La comtesse me reçut avec affection dans la bibliothèque, pièce vaste et sombre, tapissée de livres et où l'œil découvre des bouquins qui reposent là depuis des siècles. Elle me fit l'honneur de me présenter à la princesse sa mère, la noble femme inspiratrice première de l'œuvre. On me fit alors l'invitation de venir le lundi suivant rencontrer quelques jeunes filles de Paris, pour y passer la journée, la comtesse voulant me donner une idée de la vie laborieuse et pratique qu'elles font suivre dans leur école domestique de Zacopane. Je m'y rendis avec empressement et en compagnie de mesdemoiselles Thureau Dangin, de mademoiselle Ollée Laprun, de mademoiselle Thomé et autres, toutes filles d'académiciens ou de haute volée, nous fîmes chacune un plat pour le déjeuner dans la vaste cuisine et sous la direction d'une cuisinière polonaise formée à l'école de Zacopane. Un pudding au tapioca fut mon lot, chacune avait sa petite recette écrite à sa place assignée d'avance, et en face d'elle, les ustensiles accompagnés des provisions nécessaires à la confection du plat. Je dois dire qu'à notre arrivée, à dix heures, une pe-